

SEPTIEME ANNEE. — N° 13.

VENDREDI 15 JANVIER 1926.

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMMUNISME INTERNATIONAL

123, Rue Montmartre, Paris

HEBDOMADAIRE

Le Numéro : 75 centimes

Proletaires de tous les pays, unissez-vous! Majoration 100%.



TROTSKY, par G. Annenkov.

Notre Comité de Rédaction répond aux dirigeants du Parti

Les membres du Comité de Rédaction du Bulletin Communiste mis en cause par le Secrétariat du Parti ont adressé à celui-ci la lettre suivante. Malgré leur promesse publique de donner enfin la parole aux militants bâillonnés depuis plus d'une année, les dirigeants du Parti n'ont pas publié cette lettre dans l'Humanité, où, pourtant, nos camarades ont été pris à partie en première page. Devant cette nouvelle illustration du régime d'état de siège qui opprime le Parti, il n'est pas d'autre moyen d'informer celui-ci que de publier ici la réponse des camarades visés.

Paris, le 6 janvier 1926.

Au Secrétariat du Parti.

Camarades,

Dans l'*Humanité* du 3 janvier, nous sommes invités, par le Secrétariat du Parti, sous menace d'exclusion, à renoncer à notre collaboration au *Bulletin Communiste*, organe du communisme international, et à notre qualité de membres du Comité de rédaction de cet organe.

Nous comptons sur votre loyauté pour publier à la première page de l'*Humanité* notre réponse, afin de faire juge le Parti tout entier.

Nous sommes absolument décidés à respecter la discipline du Parti et ce serait nous faire gratuitement injure que d'en douter. Il s'agit seulement de savoir en quoi la discipline consiste, et qui l'enfreint.

D'après nous, et nous en sommes sûrs, d'après tous les membres conscients du Parti et de l'Internationale, la discipline est l'obligation, pour tous les communistes sans exception, de respecter la loi commune de nos organisations, d'appliquer les décisions régulièrement prises en commun.

Notre loi et nos décisions communes, ce sont les statuts du Parti et de l'Internationale, les résolutions des Congrès nationaux et internationaux.

Or, ces statuts et ces résolutions sont, depuis plus d'un an et demi, délibérément piétinés, pratiquement supprimés. Par qui ? Par la Direction du Parti.

Nous n'avons plus de statuts. Depuis plus de dix-huit mois, il n'y a plus d'assemblées régulières du Parti, ayant qualité pour parler en son nom. Un arbitraire intolérable tient lieu de règle. Les Congrès et Conseils nationaux sont remplacés par des conférences de fonctionnaires sans mandats. Le Comité Central n'est qu'une fiction. Une poignée de dirigeants que le Parti n'a pas élus s'attribue le pouvoir de tout régenter à son gré.

Le droit d'expression orale ou écrite est pratiquement monopolisé par ces dirigeants

et par une bureaucratie à leurs ordres, non au service du Parti. Les opposants, les critiques, les plus simples contradicteurs sont soumis à un régime de diffamation éhonté et mis dans l'impossibilité de se défendre.

En un mot, l'illégalité règne dans le Parti. C'est pourquoi la discipline n'y est plus qu'une notion faussée. Elle signifie, actuellement, arbitraire des dirigeants et soumission aveugle des dirigés.

C'est de cette situation qu'est né le *Bulletin Communiste*, le seul organe qui, avec la *Révolution Proletarienne*, donne à l'esprit révolutionnaire survivant dans le Parti la possibilité de s'exprimer. Nous y avons travaillé avec des camarades injustement exclus du Parti et dont la vraie majorité de celui-ci attend la réintégration. Nous n'avons pas à le regretter.

En effet, après moins de trois mois d'existence seulement, le *Bulletin Communiste* exerce déjà une influence telle que la Direction du Parti se voit aujourd'hui obligée de promettre l'ouverture prochaine d'une tribune de discussion dans l'*Humanité*. On sait déjà, par l'expérience du passé, ce que valent de telles promesses. Mais le seul fait que la Direction soit contrainte de les faire est notre justification éclatante, la justification éclatante du *Bulletin Communiste*.

Nous ne demandons pas mieux que d'ajouter foi aux déclarations nouvelles de la Direction. Mais on ne trouvera pas mauvais, après tant et tant de promesses illusoire et tant de déceptions, que nous demandions un minimum de garanties de démocratie ouvrière, celles qui rendraient inutiles l'existence du *Bulletin Communiste*, et rétabliraient dans le Parti la vie normale, c'est-à-dire la légalité, les statuts, les résolutions, la discipline.

En effet, au moment même où la Direction parle de démocratie, de discussion, de Congrès, etc., elle refuse de publier dans l'*Humanité* les documents collectifs émanés de l'opposition communiste à laquelle nous appartenons. La première preuve de sincérité à donner au Parti, c'est la publication de ces documents.

Nous demandons donc à la Direction : « Etes-vous prêts à donner au Parti des garanties assurant à l'opposition le droit de pouvoir s'exprimer dans les colonnes de l'*Humanité*, comme elle a pu le faire dans celles du *Bulletin Communiste* et de la *Révolution Proletarienne* ? » Dans l'affirmative, il va de soi que nous n'aurons plus besoin d'exercer notre activité en dehors des cadres du Parti. Salutations communistes.

AUCOUTURIER, MARCHE BIGOT, BARAT,
GOURGET, HATRIUS, MAHOUY, SOUZY.

La nouvelle crise russe et la situation en France

Le nouvel orage qui vient de secouer la section russe de l'Internationale communiste a fait tourner de nouveau tous les regards vers Moscou. Les journaux bourgeois, d'ordinaire, ne sont guère prolixes en ce qui concerne les Soviets : à peine quelques nouvelles tendancieuses par intervalles. Mais dans les moments comme celui-ci, ils se dédommagent en servant à leurs lecteurs des placards où sont mêlées quelques bribes de vérité, pas mal d'ignorance et une forte dose de mauvaise foi, le tout admirablement calculé pour déconsidérer la Révolution et ses militants.

Ce serait le devoir de notre presse de réagir au moment même par des informations sérieuses et quelques études documentées et véridiques. Hélas ! Que, par hasard, un lecteur non averti s'avise d'ouvrir l'*Humanité*, on ne peut vraiment pas dire qu'il y trouvera le compte rendu clair, précis, sérieux qui mettrait au point les mensonges de la presse bourgeoise, sans tomber dans la louange plate et à jet continu, dont les gens sensés, instinctivement, se délient.

Il résulte de ces conditions que la masse de l'opinion ouvrière, littéralement secouée, il y a quelques années, par les nouvelles venues de Russie, ou bien reste indifférente, ou bien se contente des vagues et malveillants amalgames que lui offre le journalisme bourgeois. Premier et sérieux danger que cette indifférence qui menace l'avenir même du mouvement révolutionnaire en France. Mais ce n'est pas le plus grave péril.

Ce qui frappe le plus dans ces crises de la vie communiste russe, c'est la disproportion entre la violence du ton et l'importance relative du fond véritable du débat, c'est le caractère fréquent de polémiques personnelles qu'elles revêtent.

Et la bourgeoisie se réjouit de la nature de ces luttes. Quand elle injurait basement, calomniait infatigablement Lénine et Trotsky, en 1917-1920, elle les respectait, elle avait peur d'eux. Elle n'a plus peur.

Quant à la classe ouvrière, elle était alors soulevée d'enthousiasme. Aujourd'hui, désorientée, elle remarque, le plus souvent sans les bien comprendre, les anathèmes successifs qui frappent ceux qu'elle était habituée à considérer comme les grands artisans, les grands serviteurs de la Révolution.

Ainsi, tant devant ses ennemis les plus

acharnés que devant ses amis fervents d'hier — qui devront être encore ceux de demain — le prestige de la Révolution russe va s'effritant.

Et il est lamentable, il est tragique, qu'il en soit ainsi à l'heure actuelle, dans la France de ce début de 1926.

La situation financière de la bourgeoisie jette les gouvernements, les partis bourgeois dans le désarroi. « Une atmosphère de coup d'Etat » disait, récemment, un de ceux qui ont la prétention de traduire l'opinion publique. Et de fait, depuis quelques années les événements ont été nombreux qui ont fait craquer la vieille structure sociale, bourgeoise, qui ont montré la faiblesse sénile du parlementarisme et son inaptitude à faire face aux situations du jour. Rappelons-nous le règne de Millerand marqué d'interventions anticonstitutionnelles au premier chef. Rappelons-nous aussi, comment, d'une façon aussi peu constitutionnelle, Millerand fut descendu du fauteuil présidentiel par la campagne parlementaire et journalistique qui suivit les élections de 1924. Notons le nombre de ministres des Finances disparus sous la pression occulte ou avouée de tels ou tels groupes financiers. Constatons encore la tendance à substituer aux organes réguliers du régime, devenus inopérants, les coalitions intermittentes ou durables d'individus ou de partis. Tout cela marque la décomposition continue du régime parlementaire et tout cela incruste peu à peu dans les cerveaux l'idée du Coup d'Etat, l'idée du gouvernement à poigne, de l'homme fort qui donnerait l'impulsion à laquelle on ne résiste pas.

Or, en ce moment, deux formes de dictature se présentent à la masse ouvrière, paysanne, petite bourgeoisie. Il y a la Russie soviétique et il y a le fascisme. Toute la réaction regarde du côté de l'Italie et, la lanterne à la main, cherche « un homme » qu'elle ne trouve d'ailleurs pas : ce n'est pas tout le monde qui peut chausser les souliers du « Duce ».

Mais quelle misère profonde, si la masse, qui tournait si volontiers les yeux vers l'Orient ne voit maintenant trop souvent que déchirements ou luttes sans grandeur et ne retrouve plus le grand, le vivifiant exemple, le phare qui la guidait !

La marche de la Révolution a subi un temps d'arrêt. Même les plus entêtés, même les plus bornés ont été contraints de l'avouer. On vou-

drait aujourd'hui voir durant cette période de ralentissement, se former, se créer l'organisation socialiste du monde nouveau, dans le seul pays où le prolétariat soit le maître d'influencer son dessein. Et la classe ouvrière ne perçoit pas le rythme social nouveau espéré, elle ne voit que des formes qu'elle comprend nécessaires durant la lutte aigue révolutionnaire, mais qui se prolongent sans profit dans la période présente qui devrait être de création.

Loin de nous la pensée de prétendre dicter à nos camarades ce qu'ils ont à faire. Ils sentent comme nous que la stagnation dans ces formes que l'évolution du monde exige de dépasser serait pour eux un véritable recul. Par quelles étapes passeront-ils ? Comment organiseront-ils cette démocratie ouvrière dans le Parti communiste d'abord, dans le pays tout entier ensuite ? Nous sommes trop peu informés de la vie russe et de ses difficultés pour aventurer même une simple suggestion. Ce que nous pouvons dire à nos camarades c'est que de leur marche en avant dépend dans une large mesure l'avance révolutionnaire des peuples occidentaux.

Que les masses prolétariennes, petites bourgeoises, paysannes voient à l'œuvre tout ce que l'U. R. S. S. renferme de forces neuves dans l'ordre social, qu'elles sentent à nouveau le bouillonnement de la vie créatrice, et la bourgeoisie ne pourra plus les duper avec les prétendues solutions du fascisme. Elles comprendront que la seule dictature qui corresponde à leur intérêt est la dictature du prolétariat.

Il n'y a guère à se préoccuper de savoir si l'on conservera ou non une unanimité complète, absolue ; la masse travailleuse saura bien distinguer, même dans des divergences apparentes, l'unité fondamentale du mouvement prolétarien. Autant elle se passionnera pour les discussions qu'elle sentira vitales, dans lesquelles elle retrouvera l'écho des problèmes qui l'assaillent, autant elle restera indifférente aux débats dogmatiques, ceux-ci fussent-ils éclairés de l'auréole de Lénine.

Certes, il nous est indispensable de nous imprégner de l'œuvre de Lénine, mais il est une idée dont il faut aussi se pénétrer si l'on ne veut pas trahir de la façon la plus absolue l'enseignement du maître : c'est que la moindre de ses phrases a toujours été inspirée par l'examen de la situation générale, *au moment même où elle a été écrite*. C'est, du reste, la raison pour laquelle on peut opposer si facilement Lénine à Lénine.

Détacher ces textes et en faire des sortes de versets d'une nouvelle Bible sans les replacer dans leur cadre, sans analyser la réalité concrète qui les accompagnait, vouloir les faire

servir tels quels au moment présent et dans la réalité changeante des jours, c'est proprement mentir aux leçons qu'il a données.

Qu'on le veuille ou non, aujourd'hui, l'œuvre de Lénine appartient à l'histoire et on doit l'étudier en historien. Le meilleur disciple de Lénine ne sera pas celui qui pourra le mieux réciter des pages de ses écrits mais celui qui le continuera, qui le dépassera, qui apportera les idées les mieux adaptées à ce qu'est devenu le monde depuis deux ans que Lénine est mort.

Notre espoir d'aujourd'hui, c'est que l'établissement de la démocratie ouvrière fasse franchir une nouvelle étape à la Révolution en Russie et que, par contre-coup, celle-ci redonne aux prolétaires d'Occident l'exemple vivant dont ils ont tant besoin, l'impulsion vigoureuse qui leur fera rompre les mailles du filet fasciste dans lequel la bourgeoisie rêvera peut-être de les enlacer.

Marthe Bigot.

A nos Abonnés,

A nos Lecteurs

Cette semaine expirent les abonnements de 3 mois partant du n° 1.

Nous avons un besoin urgent du renouvellement de ces abonnements. Nous espérons qu'on voudra bien nous épargner l'envoi de lettres, de circulaires, ou les recouvrements par poste, très coûteux.

Nous comptons sur nos abonnés pour qu'ils envoient d'eux-mêmes le montant de leur abonnement prolongé. Nous espérons que nombreux seront ceux qui, cette fois, s'abonneront pour un an.

Nous avons déjà dit à plusieurs reprises quelles sont nos difficultés financières. Nous n'y insisterons pas davantage. Ce genre d'exercice n'est pas notre fort.

Nous nous bornerons à répéter, pour la dernière fois, que si nos abonnements de 3 mois ne sont pas renouvelés à temps, que si nos abonnés, lecteurs, souscripteurs, ne nous donnent pas les moyens de tenir jusqu'au renouvellement des abonnements de 6 mois, il nous faudra bien en venir à la publication bimensuelle.

Le sort de l'hebdomadaire est dans les mains de nos amis et camarades.

Lénine et Rosa Luxembour,

— disciples de Karl Marx

Dans chaque crise du mouvement ouvrier révolutionnaire, la doctrine marxiste a été le fil d'Ariane, le guide sûr à l'aide duquel le prolétariat réussissait à sortir du labyrinthe et à retrouver la voie conduisant à son but historique. Dans la période de dépression actuelle, où le découragement gagne nos militants et où quelques-unes des sections les plus importantes de notre Internationale ont vu leur organisation fléchir et leur idéologie s'éclipser, il convient de consacrer quelques instants à la commémoration des deux interprètes les plus autorisés de la pensée marxiste de notre époque, aux deux plus grands disciples de Karl Marx : à Lénine et à Rosa Luxembour.

Mais le deuil de l'incommensurable perte que tous les opprimés du monde ont subie ne peut empêcher des « bolchévisateurs » zélés de commémorer l'un en diminuant l'autre (1) et, au lieu d'honorer la mémoire de Lénine et de Rosa, de commémorer Lénine *contre* Rosa.

Dès le premier moment de la « bolchévisation », on a commencé une campagne contre le « luxembourisme ». Des fonctionnaires du Parti, qui n'ont lu que quelques pages de Lénine et rien du tout de Rosa Luxembour, sont partis en guerre en défendant le « léninisme » (tel qu'ils le conçoivent) et en couvrant d'injures le « luxembourisme », qu'ils associent au « trotskisme », au « brandlisme », au « socialisme » et à bon nombre d'autres « ismes » qui leur tiennent lieu d'idées.

D'autre part, certains camarades d'Europe centrale croient le mieux répondre aux attaques antiluxembouristes en opposant au « léninisme », qu'ils considèrent comme une théorie et une pratique essentiellement russes, le « luxembourisme » comme une idéologie du prolétariat des pays capitalistes avancés.

Nous devons nous élever contre ces tentatives, d'où qu'elles viennent, d'opposer l'un à l'autre le « léninisme » et le « luxembourisme », un marxisme russo-oriental et un marxisme occidental. Les divergences de vues entre Rosa et Lénine n'ont jamais revêtu le caractère d'une pareille antinomie ; cette distinction géographique est d'autant plus insensée que Rosa militait dans le mouvement russo-polonais autant que dans le mouvement allemand.

Ce fut elle — ce que 99 % de bolchévisa-

(1) Les soi-disant *Cahiers du Bolchevisme* de janvier 1925 n'ont pas souillé mot de Rosa Luxembour, ce qui, d'ailleurs, n'est pas étonnant, puisque les bolchévisateurs d'aujourd'hui étaient encore bien éloignés de la révolution prolétarienne au moment où Rosa Luxembour mourut pour le bolchévisme.

teurs ignorent — qui fit connaître au prolétariat occidental les résultats et les enseignements de la révolution russe de 1905, et qui propagea dans le mouvement socialiste d'Allemagne les méthodes (grève générale, combat de rues) que les opportunistes occidentaux avaient pris l'habitude de considérer comme des méthodes spécifiquement russes, dont le prolétariat de pays plus « civilisés » pourrait se passer. Et, d'autre part, Lénine ne s'est jamais borné à ne tirer des enseignements que des expériences russes ; il a basé sa théorie et sa pratique sur l'étude du capitalisme et des luttes de classes du monde entier.

A force de répéter que Rosa ne fut pas « léniniste », nos bolchévisateurs ont failli faire oublier à la classe ouvrière que les noms de Rosa et de Lénine sont indissolublement liés l'un à l'autre comme les noms des deux fondateurs, des deux esprits les plus puissants de la III^e Internationale.

Depuis que les fondateurs du socialisme scientifique ont disséqué le capitalisme, mettant à nu sa structure et le fonctionnement de ses organes, des dizaines d'années ont révolutionné toute la production capitaliste. A la place des petites usines, où Marx avait étudié la création de la plus-value, s'élevèrent de gigantesques entreprises employant des milliers et des dizaines de milliers de travailleurs. L'industrie textile, la production des moyens de consommation céda sa place dominante à la sidérurgie, à la production des moyens de production. L'ouvrier issu de l'artisanat à l'idéologie petite-bourgeoise disparut de plus en plus, et à sa place surgit une classe ouvrière attachée depuis plusieurs générations à la grande industrie, entièrement déracinée du sol que ses ancêtres avaient cultivé, détachée matériellement et idéologiquement de toute propriété privée, encadrée dans de puissantes organisations politiques, syndicales et coopératives qui lui assuraient une vie tant soit peu supportable au sein même de la société bourgeoise.

Toutes les prévisions de Marx quant à la concentration et à la centralisation de l'industrie se réalisèrent. Les organisations patronales gagnèrent d'envergure, changèrent et multiplièrent leurs fonctions, s'interpénétrèrent avec l'Etat capitaliste en le faisant intervenir de plus en plus souvent dans l'économie et en lui confiant, dans une mesure croissante, des fonctions économiques. Après l'époque du libre échange et de l'indépendance de l'économie et de l'Etat, commença l'époque de l'emprise de l'Etat sur l'économie et de la grande bourgeoisie sur l'Etat ; le militarisme et le marinisme triomphèrent. L'époque impé-

rialiste avec son expansion coloniale, avec la menace permanente de guerres dans la politique étrangère, était ouverte.

Tandis que leurs compagnons d'armes se réfugiaient dans les œuvres de Marx et d'Engels pour y trouver le mot magique qui leur fournirait la clef de la **situation nouvelle** — pareillement aux néo-léninistes d'aujourd'hui qui s'ingénient à chercher dans les thèses formulées par Lénine, pour une période et une situation données, des vérités absolues, valables jusqu'au delà du monde réel — Lénine et Rosa tâchèrent moins de répéter les phrases que Marx et Engels avaient écrites une génération avant eux *que d'appliquer la méthode marxiste en analysant la société contemporaine.*

Les deux phénomènes qui frappèrent particulièrement l'attention de l'aile gauche de la II^e Internationale furent l'impérialisme et la croissance d'un courant consciemment opportuniste dans le mouvement ouvrier. C'est ces deux phénomènes qu'il fallait combattre. Or, pour les combattre, il fallait d'abord les comprendre, les expliquer. Le monde capitaliste avait changé, la production capitaliste n'était plus celle que Marx avait étudiée. On ne pouvait par conséquent transporter les formules de Marx sur la société nouvelle, mais il fallait analyser celle-ci à la lumière de la théorie marxiste.

C'est dans la question de l'impérialisme que les contours des bases théoriques de la future Internationale communiste furent le plus nettement élaborés et déterminés par Lénine et Rosa, encore au sein de la II^e Internationale. C'est sur l'impérialisme que les conceptions de la gauche et de l'extrême-gauche, des pacifistes et des révolutionnaires, des futurs « reconSTRUCTEURS » et des futurs communistes se dissocièrent avec un maximum de netteté.

Tandis que les social-pacifistes considéraient l'impérialisme comme une mauvaise habitude du capitalisme, mauvaise habitude dont celui-ci pourrait être corrigé, Rosa et Lénine démontrèrent que l'impérialisme est inséparable du capitalisme à un certain degré du développement mondial de celui-ci. Il en résulte que la lutte contre les guerres, contre le militarisme et l'impérialisme doit être dirigée contre le régime capitaliste lui-même, à moins d'être une farce ou une duperie. Rosa et Lénine le démontrèrent par une argumentation différente, mais les résultats auxquels ils aboutirent furent identiques.

Dans son *Accumulation du Capital*, l'œuvre la plus géniale écrite depuis Marx, Rosa Luxembourg expose, en rattachant la chaîne logique de ses idées directement au *Capital* de Marx, comment la contradiction fondamentale de toutes les sociétés de classes : l'appropriation sans équivalent d'une partie du produit du travailleur par la classe exploiteuse, renfermée, sous les conditions de la production capitaliste, où le surproduit se présente sous la forme de la plus-value, l'impossibilité de vendre ce surproduit à ceux auxquels ont l'a soustrait. Il est donc impossible de maintenir

la production capitaliste en marche sans interpénétration constante avec les milieux non-capitalistes. Ainsi, le capitalisme est poussé par le mécanisme intérieur même qui le commande à l'expansion coloniale, à la recherche de terrains de réalisation de sa plus-value, aux guerres impérialistes contre d'autres États capitalistes pour accaparer ces régions.

Par son œuvre fondamentale, Rosa voulait fournir l'explication d'une des racines de l'impérialisme. Lénine en rechercha et trouva une autre, à son tour, en se basant sur le *Capital financier* d'Hilferding qui se livre à l'étude des phénomènes les plus nouveaux du capitalisme : monopoles et politique protectionniste.

Les monopoles — organisation systématique de la production capitaliste par la bourgeoisie même — restreignent la production à l'intérieur de leur domaine économique pour maintenir leurs prix artificiellement au-dessus de la valeur des produits. Il s'ensuit une accumulation plus rapide du capital, une contradiction dynamique grandissante entre la production restreinte et les capitaux nouveaux cherchant vainement à se placer, contradiction qui conduit à l'exportation des capitaux, à la politique impérialiste tendant à acquérir et à protéger des « sphères d'influence » nécessaires à la location des capitaux exportés.

Si la démonstration scientifique des bases de l'impérialisme nous est fournie plus largement et plus substantiellement par Rosa que par Lénine, celui-ci formule, avec une tranchante netteté, certaines conclusions qui ne sont qu'implicitement contenues dans l'œuvre de Rosa. Il s'agit de la question coloniale et de la question paysanne, autrement dit : de la question des alliés du prolétariat dans la révolution.

L'expansion du capitalisme, qui détruit et ronge l'économie paysanne et toutes les formes économiques plus ou moins primitives des peuples coloniaux, inflige à ceux qu'elle frappe les souffrances les plus atroces. Le prolétariat n'a pas seulement le devoir de défendre le droit des peuples coloniaux à leur pleine liberté ; il doit se mettre à la tête de tous les opprimés, de toutes les forces susceptibles de porter des coups à la domination du capital, il doit utiliser, coordonner les révoltes contre l'impérialisme dans un seul grand mouvement s'étendant sur les cinq continents. Ainsi, des mouvements libérateurs contre l'impérialisme qui apparaissent conservateurs, voire réactionnaires dans leur étroit cadre régional, acquièrent une importance éminemment révolutionnaire à l'échelle mondiale, du fait qu'ils sapent les bases de la domination impérialiste.

L'autre tâche que l'époque nouvelle du capitalisme donnait à résoudre aux disciples de Marx, en dehors du problème de l'impérialisme, fut la lutte contre l'opportunisme dans le mouvement ouvrier. Cette question se rattache à celle de l'impérialisme et à celle de l'organisation.

Lénine démontra que l'opportunisme à l'époque impérialiste est l'idéologie d'une certaine couche du prolétariat : de l'aristocratie ouvrière, corrompue par des salaires plus élevés, que la bourgeoisie peut lui offrir grâce aux surprofits qu'elle tire de l'exploitation des colonies. Cette géniale explication d'une racine des plus importantes de l'opportunisme contemporain est devenue, dans la bouche des épigones néo-léninistes, une phrase creuse, une formule-cliché répétée à tort et à travers à toutes les occasions possibles et impossibles et qu'on lâche d'appliquer même là où elle convient comme un chapeau haut-de-forme à des gens en costume de bain.

Ces défenseurs zélés du « léninisme » oublient simplement que Lénine n'a jamais considéré les surprofits des colonies comme l'unique source de l'opportunisme et qu'il se rendait bien compte que des courants opportunistes ont existé cent fois dans le mouvement ouvrier avant et à côté de l'« embourgeoisement » de la classe ouvrière anglaise expliqué par Engels comme conséquence du monopole de l'Angleterre sur le marché mondial.

Lénine, vrai disciple de Marx, conscient de ce qu'il n'y a pas de vérités absolues et éternelles, se rendait compte que son explication n'était pas la seule valable, ni valable pour toujours. La croissance actuelle du courant de gauche dans le mouvement ouvrier anglais — conséquence de l'hégémonie économique ébranlée de l'Angleterre et du tarissement des sources de ses surprofits coloniaux (de même que c'est l'aristocratie ouvrière des Etats-Unis qui joue le rôle du briseur de grève mondial) — sont une confirmation éclatante de la théorie de Lénine. L'exemple de la force de résistance considérable de la social-démocratie allemande, d'une tendance opportuniste dans un pays privé de tous surprofits coloniaux, nous démontre cependant qu'il y a, à côté des surprofits, encore d'autres racines de l'opportunisme.

Rosa Luxembourg voyait la source principale de l'opportunisme, non pas dans les surprofits tirés des colonies, mais dans cette contradiction inhérente au mouvement ouvrier : tendre vers un but situé au delà de la société capitaliste, tout en combattant sur la base de cette même société, par des armes et des institutions forgées dans la société bourgeoise, sous l'emprise idéologique de la bourgeoisie. Elle attribuait en outre la vague opportuniste à la situation relativement aisée que certaines couches ouvrières avaient pu se créer à l'époque de l'impérialisme au sein de la société capitaliste. Cette situation leur permettait de s'accommoder de la bourgeoisie et de se contenter de réformes, de lutter pour enrayer au lieu de supprimer l'exploitation.

Ces deux appréciations différentes de l'opportunisme conduisaient à des conceptions différentes dans la question d'organisation. Voyant dans l'opportunisme une aberration passagère de certaines parties du prolétariat,

susceptible d'être corrigée par l'expérience même, par la marche impitoyable de la production capitaliste qui finirait par imposer aux ouvriers la conscience de la nécessité de la lutte de classe ; confiante en ce que ces couches déviées retrouveraient leur voie sous la pression de la misère inévitable, Rosa Luxembourg s'opposa à la scission du mouvement ouvrier et à la constitution des marxistes orthodoxes en parti séparé des masses encore hésitantes. Elle ne consentit à la scission que lorsque l'ignominieuse trahison des opportunistes pendant et au lendemain de la guerre l'eût rendue indispensable.

Pour Lénine, l'aristocratie ouvrière constituait une couche dont les intérêts matériels n'étaient pas seulement détachés de ceux du gros du prolétariat, mais liés étroitement à ceux de la bourgeoisie impérialiste dans l'exploitation des colonies. De cette conception résultait l'implacable fermeté avec laquelle Lénine entreprit la scission, pour éliminer du mouvement ouvrier des éléments dont il considérait les intérêts comme contraires à ceux des masses prolétariennes.

La conception que Rosa avait de l'opportunisme et de sa base sociale la conduisait à sur-estimer la spontanéité de la masse et à sous-estimer la valeur de l'organisation. La conception de Lénine, par contre, tendait à lui faire sur-estimer la valeur des mesures d'organisation dans la lutte contre l'opportunisme et a amené ses épigones (marque 1924) à d'ignobles procédés « organisatoires » — que Lénine eût été le premier à cingler — contre toute critique à l'adresse d'organismes centraux investis d'une omnipotence directoriale et d'une impotence intellectuelle quasi illimitées.

Rosa mourut au seuil de la société nouvelle. Quatre années encore après sa mort, Lénine put poursuivre l'œuvre qu'ils avaient inaugurée en commun. S'instruisant, en véritable disciple de Marx, par l'observation incessante de la réalité, il érigea l'Internationale communiste sur la base du centralisme démocratique, dont les néo-léninistes ont fait une des plus navrantes caricatures. Il nous donna, par l'orientation de la Russie soviétique vers la nouvelle politique économique, et en sauvant ainsi la Révolution russe, un exemple des plus brillants de l'application pratique du matérialisme historique.

Leur œuvre sera continuée, grâce aux lois qui régissent la société capitaliste, grâce à l'antagonisme de classes qui ne disparaîtra qu'avec la disparition de cette société, et elle sera continuée en dépit de ceux qui ont transformé plus d'une section de l'Internationale en un monceau de ruines. Quant aux « léninistes » et aux « luxembourgiens », nous pouvons être certains que si Lénine et Rosa vivaient encore ils refuseraient d'être « léniniste » ou « luxembourgistes », de même que Marx, ahuri par les bêtises de ses épigones, répudiait la qualification de « marxiste ».

Vero.

La correspondance de Reclus

Le troisième volume de la *Correspondance* d'Elisée Reclus (1) paraît 14 ans après le second ; malgré ce long retard, il vient à point. J'ai constaté, à plusieurs reprises, en ces derniers temps, quelle ignorance règne dans les partis qui se disent révolutionnaires, au sujet du caractère des hommes et de la portée des idées qui appartiennent à l'histoire la plus récente du mouvement socialiste, spécialement si ces hommes et ces idées rentrent dans une catégorie non strictement cataloguée, comme l'anarchisme. N'ai-je pas entendu, il y a trois ou quatre ans, une rédactrice de *l'Humanité* me soutenir mordicus qu'Elisée Reclus était un individualiste ! Et notez qu'elle l'avait connu !

Tout récemment, je lisais dans *Clarté* cette phrase ahurissante : « ... Justifiable dans le domaine de la personne, l'anarchie est toujours abusivement étendue au domaine révolutionnaire, où elle implique la méconnaissance des problèmes essentiels de la lutte des classes... Pratiquement, l'anarchie, origine et fondement de tous les fascismes, est contre-révolutionnaire. » On va voir par l'exemple d'un des anarchistes les plus notoires ce que vaut une telle affirmation.

Ce qui frappe précisément dans ce dernier volume, qui comprend les quinze dernières années de la vie de Reclus et nous le montre en pleine possession de ses idées sociales sous leur forme la plus accomplie, c'est la force et la sûreté de l'esprit révolutionnaire. L'allocation qu'il écrivit en février 1905, quelques mois avant sa mort, à propos de la Révolution russe, et qu'il ne put lire en entier, tant il était « empoigné par la joie de se trouver dans le Paris révolutionnaire », apparaît rétrospectivement comme véritablement prophétique, tant elle met nettement en relief certains des caractères de la Révolution russe, telle qu'elle se réalisa victorieusement en novembre 1917. Je ne puis malheureusement citer que quelques extraits de ces admirables pages :

« La Révolution moscovite sera certainement l'une de celles qui prendront rang, comme la Révolution française, parmi les grandes époques de l'humanité. Mais cette fois, il ne s'agira plus seulement de l'entrée du Tiers-Etat dans le corps de la nation ; le monde des ouvriers revendique sa part de liberté, comme les intellectuels, ainsi nommés, de la bourgeoisie, et c'est même à lui spécialement qu'est due l'initiative de l'émancipation. Les paysans aussi entreront dans la grande évolution, car la cause première de l'instabilité de toute la nation russe provient du serage et de l'injuste répartition des terres. La Russie sera donc remuée dans son ensemble jusque dans sa dernière cabane. »

« Mais une question, autre que celle des classes, s'agitera forcément, celle de peuples

de langues différentes, de consciences nationales distinctes. Ce que l'on appelle la Russie est un immense domaine de conquêtes où sont parquées des nationalités asservies... »

Et après une énumération rapide des peuples et des races opprimées par le tsarisme, Reclus continue en ces termes :

« Et pour ces milliers et ces millions d'hommes, nous attendons de nos frères russes qu'au jour de leur propre émancipation, ils aident aussi à la libération de tous ces vaincus et opprimés et qu'un lien fédéral les unisse, assurant à chaque personne humaine de quelque race qu'elle soit la plénitude absolue de sa liberté. La Révolution française proclama théoriquement le « droit de l'homme » ; nous lui prophétisons la joie d'accomplir la plus grande chose de l'histoire, la conciliation des races en fédération d'équité. Bien plus, c'est aussi la Russie qui... aura la mission d'unir le monde blanc et le monde jaune, de résoudre l'antinomie de l'Europe et de l'Asie qui durait depuis l'époque des Darius et des Alerandre... »

« La cause de la Révolution russe est la cause de la Révolution universelle. Jamais œuvre n'eut un caractère plus amplement international ; jamais événement d'importance mondiale ne se déroula dans un aussi vaste domaine. Tandis qu'en tous les pays du monde se constituent des partis strictement nationaux, qui voudraient élever des murailles de garnisons, de douanes, de prohibitions, de préjugés et de haines autour de leur étroite patrie, voici la promesse d'une révolution nationale qui, par la force des choses, évoluera dans le sens de « la mondialité », c'est-à-dire d'une liberté réelle qui ne sera plus la prérogative de quelques blancs, mais le droit de tous les hommes, qu'ils soient blancs, jaunes ou même noirs, qu'ils soient Arbi ou Roumi, qu'ils appartiennent même à la catégorie des « ennemis héréditaires », comme les Anglais ou les Allemands. Et quand nous parlons de liberté réelle, il s'agit de celle qui assure le pain, et par conséquent la fierté, la gaieté, la hardiesse que donne une bonne digestion. »

On ne pouvait voir plus clairement le caractère qu'aurait la future Révolution russe, ni tenir un langage plus nettement révolutionnaire. Certes, Reclus n'eût pas été d'accord avec les bolchéviks : mais leur différend aurait porté surtout sur une question qui est au fond une question de tactique : la question de la dictature. Reclus se méfiait de toute dictature et non sans raison : il savait qu'une dictature n'est jamais collective, qu'elle s'exerce par des individus et que le caractère de ces individus influe considérablement sur le caractère de la dictature. Tout le monde a pu constater depuis la maladie et la mort de Lénine à quel point la disparition d'un seul homme peut modifier l'esprit même d'un régime. Comme la plupart des anarchistes, Reclus se

(1) Costes, éditeur, à Paris.

méfiait d'autre part de la dictature à cause de l'influence corruptrice et démoralisante que l'exercice du pouvoir a sur la plupart des hommes, et il faut bien reconnaître qu'en ce sens la méfiance est largement justifiée : nous avons pu constater, au sein des partis communistes mêmes, que bien rares sont ceux qui peuvent détenir ne fût-ce qu'une parcelle de pouvoir sans en abuser, et nous avons assisté au pullulement des aspirants dictateurs dont les manœuvres préliminaires nous ont fait voir à quel point il serait nécessaire qu'ils fussent tenus en bride par une masse de militants conscients. Bien entendu, ceci ne tranche nullement la question de la dictature et il resterait à prouver qu'elle offre plus d'inconvénient et l'organisation spontanée que rêvent les anarchistes qui ont souvent une confiance exagérée dans le pouvoir créateur des masses. Une discussion sérieuse et documentée sur ce point entre les deux branches du communisme serait plus féconde assurément que les injures réciproques et les épithètes de traîtres et de contre-révolutionnaires que se lancent les sectaires des deux clans !

Reclus insiste à plusieurs reprises sur sa qualité de communiste et, dans une lettre de 1895 à Georges Renard, marque nettement l'absence de toute parenté entre ses idées et celles des individualistes :

« ...L'anarchiste-communiste ou, si l'on veut, l'anarchiste-socialiste ou bien l'anarchiste-collectiviste, comme disent nos frères les Espagnols, voit dans l'homme un être social non moins qu'un individu. Les seuls anarchistes qui ne pourraient en dire autant sont les anarchistes-individualistes qui disent : « Moi seul et c'est assez ». Vous savez qu'ils sont très rares et qu'il n'y a entre eux et nous d'autre ressemblance que celle du nom. »

Quant à la façon dont Reclus entendait la lutte sociale et notamment les « problèmes essentiels de la lutte des classes » que les anarchistes méconnaîtraient selon le rédacteur de *Clarté* que j'ai cité, il est instructif de lire la lettre de 1904 à Henri Fuss à propos d'un journal d'étudiants auquel ce jeune homme collaborait :

« Vous êtes également socialiste, mais j'ai vainement cherché les mots de « reprise du capital », de « destruction de la propriété privée ». En un mot, il semble que vous acceptiez, au fond, la société telle qu'elle est et que vous vous borniez à hausser le libéralisme d'un simple cran... Le journal semble... s'adresser spécialement à des étudiants comme classe distincte, comme une sorte d'aristocratie intellectuelle. Hélas ! en tant que caste, la gent étudiante reste par cela même, inférieure à la foule des travailleurs, car celle-ci combat pour tous, et non pas pour une simple classe. »

On avouera que cette dernière idée est singulièrement proche de la « mission historique du prolétariat » du communisme marxiste !

Ce qui étonnera assurément pas mal de lecteurs de la *Correspondance*, ce sera d'y trouver la preuve d'une concordance entre les en-

seignements de Reclus et ceux de Lénine sur une question morale, la question si souvent controversée de « la fin et les moyens ».

Relevant une contradiction dans l'ouvrage de Jean Grave : *La Société mourante et l'Anarchie*, Reclus lui écrit le 21 mai 1893 :

« Les moyens sont des instruments, des outils. De même que les bras peuvent servir indifféremment au bien ou au mal, de même les moyens peuvent contribuer au progrès et au régrès. Leur valeur logique et morale découle des principes. Le canarade qui ment pour sauver un ami fait bien de mentir. Le révolutionnaire qui opère la reprise pour la faire servir aux besoins de ses amis, peut tranquillement et sans remords se laisser qualifier de voleur ; l'homme qui tue en défendant la cause des faibles est un meurtrier pour le bon motif. Oui, « la fin justifie les moyens ! » et ce qui fait horreur chez les gens auxquels vous faites allusion et qui se disent anarchistes pour être de simples jouisseurs, c'est que chez eux le prétexte justifie les moyens ! Telle est la cause de l'aversion que nous avons pour eux. »

On ne pouvait exposer la question de façon plus brève et plus nette. Dans ses deux dernières phrases, Reclus en a montré le côté le plus délicat : quand des hommes comme Lénine ou comme lui emploient des moyens d'apparence immorale, on peut être certain que ce n'est pas par intérêt personnel, mais bien pour servir une fin collective, pour la cause de la Révolution faite au profit de la communauté humaine. Ce qui nous répugne chez tant de gens qui se disent aujourd'hui léninistes, c'est que la Révolution n'est pour eux, comme le dit si bien Reclus, qu'un prétexte qui sert à couvrir l'emploi de moyens équivoques destinés uniquement à servir leurs fins personnelles, leur ambition et leur avidité.

Il faut se méfier des théories « amORALES », à moins qu'elles ne soient défendues par des hommes profondément moraux : ce n'est que celui qui a une conscience morale très développée et très ferme qui peut rejeter toute convention morale sans qu'on cesse d'avoir pleine confiance en lui. Elisée Reclus était le prototype de ces hommes qui peuvent vivre sans lois et qui inspirent à qui les approche une telle confiance que tout être non corrompu sent qu'avec eux tout contrat formel est superflu. Le développement de la personnalité morale a toujours été l'une des préoccupations essentielles chez les anarchistes communistes. Moins d'un an avant sa mort, Reclus écrivait encore dans une lettre intime :

« Je travaille toujours à la sculpture de l'effigie du héros que je rêve et qui est mon meilleur moi. »

On devine de quel exemple était cet éternel besoin de perfectionnement moral. De toutes ces lettres se dégage une admirable leçon d'action révolutionnaire dans le sens le plus élevé et le plus complet du mot, leçon vécue où chaque parole répond à une vérité intérieure et correspond à des actes.

Jacques Mesnil.

Le XIV^e Congrès bolchevik

Nouveaux aperçus de la discussion

Nous avons sous les yeux la liste des membres du nouveau Comité central du Parti : 63 titulaires, 43 suppléants, soit 106 membres au total. Il paraît que l'importance de ce nombre est en raison directe de l'importance du rôle du C. C. En réalité, elle est en raison inverse. Un organe « dirigeant » de 106 membres ne peut que renoncer à diriger : c'est précisément ce que fait le C. C. russe, dont les rares réunions (trois ou quatre par an) sont en général communes au C. C. et à la Commission Centrale de contrôle, qui compte elle-même 163 membres... Celle-ci délègue ses pouvoirs à un Présidium de 21 membres, comme le C. C. remet les siens à un Bureau politique de 9 membres.

Nous avons dit que la composition du C. C. donnerait une indication politique. En effet. Le seul changement de quelque intérêt (d'un intérêt très limité) à constater, c'est l'éviction de tous les partisans de Zinoviev (Safarov, Zorine, Kharitonov, etc.), à l'exception d'un seul, Evdokimov, qui jouera au secrétariat, c'est le cas de le dire, le rôle de la cinquième roue de la charette.

Inutile d'insister sur l'activité que peuvent déployer désormais les trois leaders de la nouvelle opposition, Zinoviev, Kamenev et Sokolnikov, novés dans un C. C. de cent six membres. Il faut être ignare et servile comme un barbouilleur de l'*Humanité* pour prétendre qu'il n'y a rien de changé.

Le seul fait à noter quant au renouvellement de la C. C. C., c'est l'élimination de Kroupskaïa du Présidium. La veuve de Lénine a laissé passer, en 1924, l'heure où l'on pouvait peut-être encore assigner des bornes à l'omnipotence de la bureaucratie. Sa tentative de 1925 a été trop tardive, et son alliance temporaire avec Zinoviev ne pouvait que diminuer son crédit.

Manouïlsky, qui a depuis un an pris le parti de Staline contre Zinoviev, devient rédacteur suppléant de la *Pravda*.

A remarquer enfin que le nouveau C. C. a « maintenu les pouvoirs de la délégation du P. C. de l'Union à l'Exécutif de l'I. C. ». Or, il n'avait aucun droit de le faire, puisqu'il n'existe pas de délégation du Parti à l'Exécutif, les membres de celui-ci étant nommés par le Congrès mondial (en théorie) et leur mandat étant valable jusqu'au Congrès suivant, sauf décision contraire de l'Exécutif lui-même. Mais on sait déjà quel cas on fait des nouveaux statuts de l'I. C., depuis quelque temps.

Même observation à propos des deux soi-

disant délégués d'Ukraine : il n'y a plus qu'un seul Parti Communiste de l'Union, et l'on maintiendrait des délégués d'une nationalité de l'Union ? N'exagérons pas, d'ailleurs, l'importance de tout cela ; ce n'est qu'une contradiction ajoutée à tant d'autres... Et, comme c'est le Bureau politique russe qui dirige l'I. C., les formalités en question importent peu, en fin de compte.

Revenons à la discussion.

Une discussion dans l'I. C. ?

L'intervention de Kroupskaïa alimenta de multiples répliques. Mais il n'est guère utile de rapporter tant de fastidieuses répétitions. Les camarades qui ont le monopole de la parole en abusent pour délayer des lieux communs et brasser des clichés où les œuvres de Lénine sont mises à rude épreuve. Mais, comme les uns et les autres s'accablent mutuellement *des mêmes* lieux communs, *des mêmes* formules, *des mêmes* clichés, *des mêmes* citations de Lénine, on se demanderait ce qui détermine l'opinion de la majorité, si l'on ne savait que c'est l'appareil qui fait la majorité et que les idées n'ont rien à y voir.

Un délégué de l'Ukraine, Medvediev (ne pas le confondre avec le leader de l'ancienne opposition ouvrière) est venu faire une allusion que nous citerons parce qu'elle a été évidemment soufflée « d'en haut » :

« Quant Kroupskaïa dit que la vérité est plus haut que le Congrès, je ne comprends pas ce qu'elle veut dire par là. Où voit-elle la vérité ? Dans la position de certaines personnes ? Ou bien vraiment pose-t-elle déjà la question de transporter la querelle dans l'I. C. ? Il faut s'en expliquer jusqu'au bout. »

Il est évident que Kroupskaïa n'a nullement dit ni voulu dire ce que ses contradicteurs prétendent lui faire dire. Elle a dit ce qu'elle a dit, à savoir que le Congrès peut se tromper, — vérité qu'aucune personne de bon sens ne saurait mettre en doute, mais qui paraît subversive à l'appareil. Celui-ci veut être, non seulement omnipotent, mais aussi omniscient !

Kroupskaïa a dit que la majorité n'a pas toujours raison. C'est d'autant moins contestable que la « majorité » du Congrès signifie exclusivement l'appareil, et que nul ne sait ce que pense la majorité du Parti. Mais l'appareil, qui sait tout, qui comprend tout, fait semblant de ne pas comprendre cela et feint de voir dans les paroles de Kroupskaïa une menace de transporter la querelle dans l'I. C.

Kroupskaïa sait évidemment à quoi s'en tenir sur l'I. C. et les possibilités d'y discuter. D'ailleurs, nous voici déjà en présence d'une résolution du C. C. du Parti français qui, sans rien savoir, sans avoir rien lu, sans avoir étudié ni discuté, sans pouvoir rien comprendre, proclame que le plus fort a naturellement raison... C'était à prévoir. Si Zinoviev devait recevoir le coup de pied de l'âne, le C. C. français était pleinement qualifié pour le lui administrer. Il faut supposer que le président de l'I. C. n'avait guère d'illusions ? Inutile d'être prophète pour deviner de quoi sont capables les gens qui ont mené contre Trotsky l'immonde campagne que l'on sait.

Aurons-nous une discussion dans l'I. C. ? Ce n'est pas encore sûr, bien que l'inénarrable C. C. français se montre brûlant du désir de montrer une fois de plus ses talents. Marcel Cachin donnant des leçons de léninisme à Zinoviev, après avoir enseigné le bolchévisme à Trotsky ! Espérons qu'on ne nous privera pas de ce spectacle.

Des vérités inopérantes

Après Medvediev, intervint Lachévitch, au nom de l'opposition. Quand on dut remplacer Frounzé à la tête de l'armée, de savantes considérations de dosage firent désigner un partisan de Staline, — Vorochilov, et un partisan de Zinoviev, — Lachévitch. Aujourd'hui, les deux chefs de l'armée interviennent l'un contre l'autre au Congrès... La science « organisationnelle » conduit décidément à de beaux résultats.

Lachévitch tint un langage d'une rude franchise, simple, plein de bon sens, mais au service d'une cause perdue. C'est le cas de dire qu'il parla

...avec la liberté.

D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Cela lui valut maintes interruptions et force apostrophes qui ne l'intimidèrent point. Dans l'époque de lâcheté que nous vivons, on ne peut s'empêcher d'apprécier le courage de celui qui tient le coup.

« Evidemment, dit Lachévitch, dans l'organisation moscovite, tout est calme. C'est vrai. (Rires.) Qu'est-ce que cela signifie, si l'on veut comparer ? Cela signifie que, là-bas, il y a la possibilité de parler et de discuter librement. » (Rires, bruits, applaudissements de la délégation de Léninegrad.)

Ainsi, l'on se tord à une allusion au « calme » à Moscou. Et l'on se tord encore à une allusion à la liberté de Léninegrad. Et l'on a raison de rire chaque fois, dans le sens où riait Figaro... « de peur d'être obligé d'en pleurer ». Car chacun sait à quoi s'en tenir sur le régime du Parti.

Violemment pris à partie, Lachévitch riposte :

« Je ne me suis pas engagé à vous dire seulement des amabilités. Oui, je sais qu'il est agréable d'être dans une majorité aussi écrasante, mais il faut savoir être dans la minorité, aller contre le courant et dire la vérité. » (Voix

diverses : « Contre le Parti, et non contre le courant. »)

Ce qui est vrai en 1925, camarade Lachévitch, l'était aussi en 1924, quand vous en... guirlandiez le signataire de ces lignes, au XIII^e Congrès, pour avoir dit des vérités qui n'avaient pas, à l'époque, l'heur de vous plaire.

« Pourquoi auriez-vous le monopole du Parti ? Est-ce que vraiment nous avons travaillé moins que vous dans le Parti ? Prenez-nous tous, camarades de Léninegrad que nous sommes, est-ce que nous sommes venus au Parti d'hier ? Est-ce que le Parti nous est moins cher qu'à vous ? »

Fort bien. Mais tout cela valait aussi pour l'opposition de l'année précédente. Puisse la leçon n'être pas perdue.

« Nous voulons qu'on ne bâillonne pas la minorité. (Voix diverses : « La liberté de groupement. ») Non, pas la liberté de groupement. Ne nous faites pas peur. Il y a des milliers de moyens, inutile de parler de liberté de groupement. Nous voulons une politique intérieure du Parti honnête. »

Exactement comme l'année d'avant. Mais ceux qui se sont faits les fossoyeurs de la démocratie ouvrière sont aujourd'hui désarmés quand ils prétendent défendre leurs droits de communistes.

Zinoviev découvre « l'égalité »

Suit une longue intervention de Mikoïan, du Caucase septentrional, fourmillant d'allusions personnelles et de réminiscences que le public occidental n'est pas préparé à saisir. Retenons seulement son mot de la fin, selon lequel le Parti « ne peut permettre le luxe d'une discussion », — phrase soulignée d'applaudissements. Quand donc la discussion cessera-t-elle d'être un luxe dans le P. C. russe ? En pleine guerre civile et guerre étrangère, la discussion était admise. Depuis que l'ennemi laisse respirer, défense d'ouvrir la bouche. Et qui interdit la discussion, qui la proclame « un luxe » intolérable ? Des hommes infailibles ? Non, des camarades qui sont obligés, tous les six mois, de « reconnaître leurs fautes »...

Une intervention d'Ouglanov est entièrement dirigée contre Zinoviev. Celui-ci avait écrit un article : *Philosophie de l'époque*, répondant bien mal à la prétention du titre, et dont la publication rencontra de vives oppositions. Zinoviev dut le modifier pour en obtenir l'insertion. Mais Ouglanov, ayant gardé l'original, s'en sert pour discréditer l'auteur.

Zinoviev a découvert qu'il serait temps de songer à l'égalité. Voici une citation de son article :

« Mais précisément, la question est que vous ne connaissez pas le peuple. Voulez-vous savoir à quoi rêve réellement la masse populaire, de nos jours ? Pour exprimer ce rêve d'un seul mot, on peut dire : ÉGALITÉ. Voilà la clef authentique pour comprendre la philosophie de l'époque. Et si nous voulons être les

authentiques interprètes de la conscience populaire, nous devons nous mettre à la tête de la lutte pour l'égalité. »

Ouglanov s'indigne. L'égalité ! « Et tout notre travail constructif, n'est-ce pas une lutte pour l'égalité ? » Il n'empêche que les ouvriers russes, dans la neuvième année de la révolution, vivent dans des conditions d'inégalité si criante que le Parti n'a pas le droit de s'en consoler par des affirmations à la Ouglanov. Et l'initiative de Zinoviev, de rappeler que les ouvriers se sont ballus en Octobre et après Octobre pour l'égalité serait méritoire si Zinoviev ne s'était pas mis sous le coup d'une accusation permanente de démagogie, et si l'on ne savait qu'en réalité il n'a fait que chercher une plate-forme pour combattre Staline.

L'égalité ! Certes, il faudrait en parler, et faire plus qu'en parler. Mais ceux-là manquent d'autorité pour le faire qui ont créé, dans la Russie révolutionnaire, de nouveaux privilèges.

Ouglanov termine sa diatribe en invitant les opposants à « reconnaître leurs fautes ». Le compte rendu ne dit pas s'il a pu parler ainsi sérieusement.

La démocratie à Léninegrad

Iaroslavsky, l'émissaire malheureux du C.C. à Léninegrad, avait une revanche à prendre. Il se l'est offerte sans risques, devant un auditoire dûment excité contre la minorité récalcitrante, dont il a dit dès ses premiers mots, pour préparer l'atmosphère :

« Une partie de nos camarades s'insurge contre tout le Parti, car j'estime que les interventions faites ici dès le début sont dirigées contre le Parti » (Voix diverses : « Très juste ! »), contre son écrasante majorité. »

Après avoir répété ce que tous les orateurs précédents avaient dit contre la pauvre délégation de Léninegrad, l'orateur accuse Zinoviev :

« Dans tout cela, c'est Zinoviev qui est responsable dans une forte mesure. Lui, qui dispose d'une autorité colossale comme président de l'I. C., il est intervenu à la Conférence de Léninegrad en déclarant qu'à Moscou est donné le mot d'ordre : « Rossez les léninegradiens ! » (Voix diverses : « Honte ! »)

On a dit à Léninegrad que de proches disciples de Lénine, Zinoviev et Kamenev, sont mis à l'écart de la direction des affaires :

« Permettez-moi, camarades, de dire que nous aussi, nous sommes de proches élèves, que nous tous, tout le Parti, sommes de proches disciples de Lénine. Nous sommes tous des communistes. » (Applaudissements.)

Et après avoir déclaré, à l'adresse de Zinoviev et de Kamenev que le fait d'avoir émigré à l'étranger aux côtés de Lénine ne leur conférerait pas de supériorité sur ceux qui ont, pendant ce temps, peiné en Russie tsariste, Iaroslavsky se met à raconter comment Zinoviev applique à Léninegrad la démocratie qu'il réclame pour l'ensemble du Parti.

« A un camarade, actuellement membre de la Commission de contrôle de la province, Zaloutsky demanda, alors qu'il préparait le Congrès : « Et toi, tiendras-tu le coup à ce Congrès ? » L'autre fut extraordinairement étonné : « Comment cela, tenir le coup ? Je ne comprends pas », répondit-il. « Quoi, tu n'es pas un gosse, tu fais semblant de ne pas comprendre ? »

On écarta de la délégation au Congrès tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec Zinoviev. Iaroslavsky se met alors à énumérer une série d'organisations qui protestent — oh ! très spontanément... — contre l'attitude de la délégation de Léninegrad. Puis :

« Mais alors, camarades, comment se fait-il que cette délégation soit venue ici presque unanime et comment s'est produite l'unanimité de la conférence de Léninegrad ? »

Cette interrogation n'est, naturellement qu'une tournure de rhétorique, car Iaroslavsky sait parfaitement comment se font les unanimités de cette sorte... Il est même expert en la matière

« Quand Zaloutsky était secrétaire du Comité de la province, il informait les camarades de passage en leur disant que notre C. C. est en majorité thermidorien. (Voix diverses : « Honte, honte ! ») Zaloutsky fut révoqué pour conduite antibolchévique et pour accusation calomnieuse d'opportunisme et de thermidorisme contre le C. C. »

Les démocrates de l'école de Zinoviev se mirent à chasser de partout leurs opposants, en invoquant qu'ils étaient « d'anciens trotskistes ».

« Voici, par exemple, Lande — il paraît que c'est un ancien trotskiste. Ensuite, quand Tagounov ne s'est pas mis d'accord avec leur ligne (sic), ils ont déclaré que Tagounov est un égaré, un fou, etc. En effet il y a de quoi devenir fou dans de telles conditions. (Applaudissements.) Bon, admettons : Tagounov est un fou. Lande un trotskiste, mais voici le cas de Galberg, membre de la C. C. C. ; il déclare que la préparation des conférences de ravons a été menée de façon révoltante que des réunions secrètes ont été organisées à ce sujet, et que quand lui, membre de la C. C. C., s'est montré à une telle réunion, le secrétaire lui dit : « Toi, va-t-en d'ici ! — Mais je suis membre de la C. C. C. ? — Va-t-en d'ici ! » (Voix de Sarkis : « Cela n'est pas vrai ! ».) Nous ne sommes pas ici, camarade Sarkis, à la Conférence de Léninegrad, où vous m'avez fermé la bouche. » (Applaudissements.)

Iaroslavsky n'a pas digéré l'allusion de Krounskaïa au Congrès de Stockholm. Il l'interprète de la plus vulgaire façon, et avec une évidente insincérité, feignant de croire que Krounskaïa a voulu dire que la majorité de ce congrès-ci est menchévique comme celle du Congrès de Stockholm.

« Pourquoi a-t-on rappelé cela ? Est-ce que nous sommes des menchéviks ? (Applaudissements.) Nous ne permettrons à personne, pas même à Nadièjda Constantinovna Krounskaïa, de nous comparer aux menchéviks... »

Et cependant, vous ne faites que cela, camarades du P. C. russe, de vous comparer les uns les autres aux menchéviks. Vous avez osé commencer en jetant l'invective à Trotsky et, maintenant, tout le monde y passe... C'est cela qui donne du prestige au Parti !

La suite de la longue histoire de Iaroslavsky ne vaut pas d'être rapportée, sauf cet appel à la poigne :

« Je dois dire qu'en effet, il y a eu quelque faiblesse de direction de la part du C. C. En quoi s'exprime cette faiblesse ? A l'égard de l'organisation de Léninegrad. Le C. C. a été trop doux envers l'organisation de Léninegrad. »

Si le C. C. russe est coupable de douceur envers les opposants, que faudra-t-il donc qu'il fasse pour ne mériter, à cet égard, aucun reproche ? On imagine ce qui a dû se passer à Léninegrad, à la suite du Congrès... Il ne fait pas bon être vaincu, sous le régime du « léninisme » d'après la mort de Lénine.

La question du Parti

Avant de poursuivre plus loin la relation de la discussion, il faut remonter au discours de Zinoviev pour y relever ses principales affirmations à propos du Parti, de sa croissance, de son régime intérieur.

Zinoviev défend Sarkis au sujet de l'adhésion d'on ne sait plus combien de millions d'ouvriers au Parti. Il cite un passage d'une résolution du XIII^e Congrès (Congrès de bolchevisation) :

« Le moment approche où toute la masse essentielle du prolétariat de notre Union entrera dans le Parti. Le Congrès charge son C. C. de mener tout son travail dans cette direction, afin que l'énorme majorité des membres du Parti soit prochainement composée d'ouvriers employés directement à la production. »

Somme toute, dit Zinoviev, nous n'avons fait que répéter cette décision de Congrès. Ce qui est exact ! Mais, autrement dit : le XIII^e Congrès a dit une sottise, nous la répétons et l'aggravons. Qui donc, aujourd'hui, pourrait sérieusement soutenir l'effarante affirmation reprise par Sarkis et Zinoviev ?

Celui-ci continue ainsi cette partie essentiellement démagogique de son « co-rapport » :

« Mais, camarades, d'où vient cette peur de la classe ouvrière ? Je ne la comprends pas. » (Voix diverses : « Il n'y a pas de peur. »)

Il se plaint encore de la suppression du droit de discussion, à propos d'un article de Sarkis non publié :

« Un homme envoie un article à la Pravda, on ne le publie pas. (Voix diverses : « On a bien fait. ») Peut-être a-t-on bien fait, nous n'allons pas discuter là-dessus bien qu'en démocratie (!!!), à la veille d'un congrès, quand la discussion est ouverte, on peut discuter (1). (Voix diverses : « Qui donc a déclaré

la discussion ouverte ? ») C'est la rédaction de la Pravda. Ce que je ne comprends pas (!!!), c'est ceci : si un article n'est pas imprimé, comment peut-on s'emparer de petits morceaux de cet article, polémiquer et parler d'arcl-rodisme ? »

Oui, comment peut-on agir avec une telle loyauté ? Mais tout simplement en prenant Zinoviev pour modèle. Quels procédés celui-ci n'a-t-il pas rougi d'employer contre les autres oppositions ?

Quant aux statistiques officielles du Parti, Zinoviev constate que « le trait caractéristique de la composition sociale des adhérents au Parti entre le XIII^e et le XIV^e Congrès est l'abaissement graduel du pourcentage d'ouvriers, malgré la croissance de leur nombre absolu ».

Autrement dit, on n'a cessé de se moquer de nous, depuis l'histoire de la « levée de Lénine », en racontant que le poids spécifique de la portion prolétarienne du Parti allait augmentant. Nous le savions déjà. Mais si c'était nous qui l'avions dit, il se serait trouvé, en France, une bande d'idiot excités pour crier à la contre-révolution. Mais ce sont les officiels du Parti qui le constatent : que va dire la bande ?

Zinoviev remarque donc qu'on a fait « un pas en arrière ». L'idée de Sarkis, et la sienne, était de faire un nouveau pas en avant. Mais en avant vers quoi ? Sûrement pas vers un parti plus communiste. Car combien y a-t-il de membres actuels du Parti capables de répondre à la question : « Qu'est-ce que le communisme ? »

Les leçons de Boukharine

Nous avons réservé pour plus tard l'exposé approfondi et l'étude de ce qu'on pourrait appeler le « fond économique » du conflit, car un problème si difficile ne gagne rien à être obscurci par des polémiques personnelles. C'est pourquoi nous avons laissé momentanément de côté le rapport de Staline et la plus grande partie du co-rapport de Zinoviev, qui feront l'objet d'un travail distinct. Nous y examinerons aussi des discours de Rykov et de Boukharine, également réservés. Mais de l'intervention de celui-ci au Congrès, il importe de retenir ici certains passages.

Boukharine accuse Zinoviev et Kamenev de n'avoir pas foi dans les destinées de la révolution bolchevique :

« J'affirme ici, ce qu'une série de témoins du C. C. peut confirmer, que Kamenev, et Zinoviev derrière lui, ont défendu, à une séance du Bureau politique, le point de vue que nous ne pourrions pas édifier jusqu'au bout le socialisme en raison de notre retard technique. »

Cette absence de confiance dans les forces du prolétariat russe et dans les moyens de l'Etat prolétarien sert à Boukharine d'occasion d'évoquer le passé de Zinoviev et de Kamenev, dans lequel il trouve des manifestations de leur état d'esprit d'aujourd'hui. Dans un livre récent de Zinoviev (dont les

(1) Quelle incommensurable audace. Discuter quand la discussion est ouverte ? On n'a pas idée d'une chose pareille.

dirigeants du Parti proclament et font proclamer qu'il ne vaut rien), intitulé *Le Léninisme* (1), il relève une phrase concernant... l'erreur de Zinoviev et de Kamenev en Octobre 1917, quand ces deux camarades se dressèrent contre l'insurrection bolchévique et pactisèrent avec les adversaires du Parti.

« Mon erreur personnelle — écrit Zinoviev — consista en ce que j'ai suivi la ligne (1) de l'article de Lénine : Sur les compromis, « valable pour le moment donné concret (!), « quelques jours de plus que ce n'était possible. » Ainsi, Zinoviev conclut que son erreur d'Octobre fut de continuer pour quelques jours encore la ligne de Lénine sur les compromis ! C'est ridicule ! »

Sentant le besoin de justifier cette évocation, alors que Trotsky a été couvert d'injures pour en avoir risqué une de même sorte, et beaucoup plus discrète, un an plus tôt, Boukharine explique :

« Pourquoi parlé-je de tout cela ? Parce que ce petit extrait démontre que Zinoviev ne comprend pas l'étendue de sa vieille erreur. (Voix diverses : « Et vous avez reconnu : « Enrichissez-vous ! ».) Mais moi, j'ai reconnu cela nettement, je n'ai pas dit que « j'ai continué le mot d'ordre de Lénine pour quelques jours. » (Rires.)

Trotsky, parlant de l'attitude des défailants d'Octobre 1917, avait employé le mot de « flancher ». Boukharine y voit autre chose que le flanchage :

« Ils avaient leur appréciation, clairement exprimée chez Kamenev, plus faiblement chez Zinoviev, bien formulée par le premier, moins bien par le second. Kamenev l'avait développée depuis avril 1917, quand il démontrait que le paysan ne pouvait être l'allié du prolétariat, que la révolution socialiste ne peut impliquer la collaboration de la paysannerie, et que, dans les conditions et la situation données, on ne pouvait accomplir la révolution socialiste, que tout cela n'était que fantaisie. Dans une forme adoucie, Zinoviev luttait contre cette opinion, mais, dans la même forme adoucie, il se rangea ensuite à ce point de vue. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie l'absence de confiance dans la capacité des masses, dans la force de la classe ouvrière qui a dirigé les paysans. La sous-estimation des forces de la classe ouvrière, — voilà en quoi a consisté la faute, et non dans la prolongation de l'article sur les compromis. »

Boukharine considère que les mêmes hommes tombent aujourd'hui dans la même erreur : ils n'ont pas confiance dans la classe ouvrière. (A noter que Zinoviev fait à ses adversaires exactement le même reproche.) Après avoir discrédité le livre de Zinoviev sur le *Léninisme*, il malmène de belle façon un autre ouvrage du même auteur : *Histoire du P. C. russe*, considéré jusqu'à ce jour comme le livre de chevet indispensable à tout membre du Parti !

« Zinoviev a écrit, ces derniers temps, deux livres qui sont, comme disent les Allemands,

des epochen-machende Bücher, c'est-à-dire des livres qui font époque. (Rires.)

« C'est le *Léninisme et l'Histoire du P. C. russe*. Ces livres sont répandus et lus à une colossale quantité d'exemplaires. (Voix diverses : « Surtout l'Histoire du P. C. russe ».) Oui, surtout l'Histoire. Elle est répandue à des millions d'exemplaires, elle doit enseigner l'histoire du Parti. L'histoire du Parti, c'est, semble-t-il, l'histoire du léninisme. N'est-ce pas ? L'histoire du léninisme, c'est, semble-t-il, l'histoire du bolchévisme. N'est-ce pas ? En tous cas, jusqu'à présent, c'est ainsi que nous l'avions compris. » (Rires.)

Or, cette *Histoire*, du point de vue « léniniste », laisse plutôt à désirer. Boukharine en cite un passage (déjà cité ici, cf. nos articles précédents) pour prouver que Zinoviev ne tient aucun compte de la paysannerie, ce facteur essentiel de la Révolution russe.

Ainsi, voici un livre qu'on a imposé par tous les moyens au public communiste russe : son auteur devait être considéré *obligatoirement* comme le porte-parole autorisé du « léninisme » intégral, du « léninisme 100 % » : on a répandu par ordre son ouvrage à des millions d'exemplaires ; il a été interdit de faire à ce propos la moindre critique (2) ; si nous nous étions permis à son adresse quelques observations, une meute de mercenaires eût été aussitôt lancée à nos chausses ; et maintenant, comme Zinoviev fait de l'opposition, il est excellent de dire la vérité sur ses délayages, de proclamer qu'ils sont sans valeur et contraires au « léninisme ».

Boukharine s'exprime encore ainsi :

« Dans le *Léninisme, de Zinoviev, chapitre sur l'industrie d'Etat*, il n'y a rien quant au « type socialiste conséquent » de notre industrie d'Etat. Pourquoi un pareil tour de passe-passe ? Dans l'*Histoire du P. C. russe*, il n'y a pas de paysannerie, et ici, il n'y a pas d'entreprises de type socialiste conséquent. Pourquoi Zinoviev prétend-il à un léninisme 100 %, tout en cachant dans son livre l'opinion de Lénine ? Il me semble qu'en user ainsi envers Lénine est un peu irrévérencieux. »

En terminant son long discours, Boukharine accuse Zinoviev de « fractionnisme ».

« Battez-vous tant qu'il vous plaira, critiquez tant que vous voudrez, tombez-nous dessus à loisir, mais ne faites pas de fraction ! (Bruit.) La discipline de fer de notre Parti doit être conservée ! » (Applaudissements.)

Il n'était peut-être pas besoin d'en citer si long pour édifier les camarades capables de réflexion et de jugement sur le niveau de la discussion et la valeur des arguments échangés. Ceux qui voudront bien se reporter à la crise de 1923-24 y trouveront matière à parallèles significatifs.

Boris Souvarine.

(2) Le camarade Vaganian (Ter), fondateur et directeur de l'excellente revue *Sous le drapeau du marxisme*, ayant en 1923 relevé dans l'*Histoire* de Zinoviev une quantité extraordinaire d'erreurs, et écrit à ce sujet un article, fut immédiatement congédié.

Le Mouvement ouvrier international

FRANCE.

L'exclusion d'Hairius

Notre camarade Hairius, dont on n'a pas oublié la courageuse attitude dans l'affaire de Mayence, lors de l'occupation de la Ruhr, est exclu du Parti par le Comité central.

On comprend que la présence d'un tel révolutionnaire dans les rangs du Parti gêne la clique corrompue qui détruit chaque jour un peu de ce qui reste du communisme français.

Après Lemire, Hairius !

Et le Parti supporte cela. Le Parti, saigné, vidé, drogué, apprend avec hébétément que quelques hommes s'agitent encore dans ses « somnams » (sic).

Un peu plus bas dans la « bolchévisation »...

Une assemblée "d'information"

L'assemblée d'information — lisez : de déformation — dont nous avons dit quelques mots ici, a tenu une deuxième, puis une troisième séances... Elle en tiendra une quatrième...

Nous y reviendrons quand la triste farce sera terminée.

Les camarades auxquels nous avons demandé un compte rendu nous ont tous répondu : « C'est vraiment trop dégoûtant ; cela ne se raconte pas. »

Les bolchévisateurs ont, en effet, un moyen sûr d'obtenir d'éphémères victoires : il leur suffit de montrer leur vilaine âme, provoquant ainsi des nausées chez les honnêtes gens, qui rentrent chez eux.

Mais comment tout cela finira-t-il ?

Pour la réintégration des exclus

(RÉSOLUTION)

Le sous-rayon d'Oissel, réuni le 6 janvier 1926, au nombre de 17 membres, après avoir étudié la « Lettre ouverte aux membres du Parti » ;

Enregistre l'aveu par la Direction des fautes commises depuis un an, donnant ainsi raison à l'opposition, indûment qualifiée « droite » ;

Déclare, vis-à-vis de celle-ci, que doivent cesser au plus tôt les campagnes extérieures de ses organes : *Bulletin Communiste* et *Révolution Proletarienne*, en invitant la Direction à faire les démarches nécessaires pour qu'ils deviennent *Partie intégrante* du Parti et *sous son contrôle* ;

Demande que l'organisation du Parti s'opère dans la voie des organisations territoriales comme organisations de base, tout en multipliant les cellules d'entreprises en tant qu'organes de diffusion, d'agitation et de recrutement ;

Décide de se réunir, en dehors de leur réunion de cellules respectives, en réunion mensuelle pour étudier et décider sur les grands problèmes politiques qui se posent devant le Parti.

Au 3^e Rayon parisien

Assemblée dite d'information. Au programme : la situation nationale et internationale. Un brave camarade, plein de bonne volonté, répète consciencieusement les pauvretés qu'il a apprises dans les circulaires du Centre. Et cela ne passionne pas — oh ! pas du tout ! — la trentaine de présents. On tire de temps en temps les montres.

Quand l'orateur a terminé la tranche internationale, tout le monde sent que c'est assez pour ce jour-là. On remet la situation nationale à une autre fois...

Un camarade du Comité de rayon fait entendre quelques vérités. « Les cellules manquent de liaison entre elles et avec le Comité de rayon. Certaines ne font même pas connaître leur bureau !... (En ont-elles un ?). D'autres ne donnent pas signe de vie. On doit prendre des tracts, et ceci... et cela... à tel endroit. Trois fois, une note parue dans *l'Humanité* a invité les camarades à se dérangier. Rien n'est venu. Les camarades sont coupables. Ils doivent exiger que les secrétaires de cellules agissent... que chaque membre du Parti ait une tâche. » Etc., etc. Bref, c'est un couplet de la chanson du Parti.

Personne ne s'avise que si le Parti s'effiloche, la faute en est à ceux qui ne savent pas demander aux militants des choses qu'ils pourraient faire. Un ultra-bolchévisé déclare que le Centre a donné l'ordre aux cellules d'exclure — oh ! le baward qui vend la mèche ! — ceux qui ont commis le crime de collaborer au B. C. ou à la R. P. et qu'il va falloir y penser. Un petit brouhaha suit. C'est aux cellules d'obéir ; ce n'est pas le rayon qui doit marcher d'abord... Et les gens du Centre déclareront, la main sur le cœur, que, spontanément, les cellules ont décidé l'exclusion de tels et tels mécréants et que la démocratie règne en souveraine dans le Parti. Démocratie à la mode bourgeoise, oui.

C. J.

On bolchévisé en province

Notre collaborateur Jacques Roger, pris à partie par les bolchévisateurs de sa région, leur a envoyé la réponse suivante, que ses courageux censeurs n'ont naturellement pas eu l'honnêteté d'insérer dans l'organe local.

Quoique n'étant nullement surpris des commentaires d'Ilbert et de la non-parution de ma note — tous les camarades ici avaient prévu qu'Ilbert aurait empêché la parution immédiate de l'article — je tiens à faire au Bureau régional les déclarations suivantes :

Je ne m'abrite pas sous un pseudonyme. A Nîmes, j'écrivais sous le nom de Jacques Roger. Au *Travailleur*, j'ai envoyé plusieurs notes qui furent insérées sous la signature Jacques Roger. L'administrateur du *Travailleur* Lamende, le secrétaire régional Mouret ont su, par écrit, que, lié par un contrat à une maison capitaliste, je ne puis faire d'action politique publique. Ce qui, à l'encontre de beaucoup, ne m'empêche pas de continuer ma propagande personnelle et de militer au sein de mon Parti.

Il est faux que le Rayon oléronnais n'ait pas invité la Région à se faire entendre. Il existe des preuves montrant que le Rayon oléronnais a fait les démarches nécessaires pour qu'il y ait un Congrès commun des deux rayons à Marennes, Congrès où la Région ne s'est pas fait représenter malgré son engagement.

Je défie le B. R. de démontrer que « mon papier » « travaille à diminuer l'autorité du Parti sur les masses » alors qu'il ne vise que le contraire.

Il est faux que le Parti « ait ouvert une tribune de discussion dans tous ses organes ». Cette assertion du B. R. est datée du 2 janvier, alors que

l'Humanité du 3 JANVIER seulement, sous la double signature Crémét-Doriot, annonce l'ouverture de cette discussion pour le 15 janvier.

Il est faux, et je mets à nouveau le B. R. au défi de citer une simple phrase pour le prouver, que l'opposition ne voit dans le front unique « que l'attitude avec les chefs ».

J'affirme que le B. R. montre son mépris pour les ouvriers en déclarant possible et même certain que des ouvriers, membres d'une section, seraient incapables de riposter à des « beaux phraseurs » ou des « bavards », s'il en existe encore dans le Parti. Ils devraient être exclus d'un Parti révolutionnaire.

Je prouverai qu'on ne peut, sans mentir effrontément, assimiler le *Bulletin Communiste* et la *Révolution Proletarienne*, à Frossard et *Paris-Soir*, que ces deux premiers organes sont dignes de mériter l'estime de tous les révolutionnaires honnêtes, alors que Frossard et *Paris-Soir* ne méritent que le mépris.

Je prends acte, une fois de plus, qu'un délégué du Centre, Ilbert, a étouffé une voix de l'opposition, qu'avant de la laisser s'exprimer il a déformé sciemment sa pensée, avancé des contre-vérités évidentes, dans le but de troubler les non-avertis et de les prémunir, qu'enfin il ne la fera connaître que lorsque les rayons auront tenu leur Congrès et voté, donc quand il sera trop tard.

Jacques ROGER.

La bolchévisation... des Alpes

Quand notre camarade Souvarine est venu il y a quelque deux ans dans l'Isère, il a connu une prospérité relative du mouvement communiste dans notre région, et contribué à l'accroître.

Sur 4.800 membres que la région des Alpes rassemblait à l'époque, il en reste aujourd'hui environ 500... encore n'est-ce pas sûr.

Tels sont les effets de la « bolchévisation » accomplie durant 1925. Notre région bat peut-être le record du nombre d'exclusions. Environ 300 camarades ont été exclus ou éliminés par divers moyens parce qu'ils gênaient les combinaisons des super-bolchéviks et partageaient les opinions de Lorient, Souvarine, Rosmer, etc.

Le fiasco de la grève de 24 heures aggrava encore le malaise créé dans le Parti par la bolchévisation. A Voiron, où nous avons réussi à porter la vente de *l'Humanité* à plusieurs centaines d'exemplaires, alors qu'il s'en vendait auparavant une dizaine, il a suffi d'un poivrot mandaté par le Bureau politique (et d'ailleurs aujourd'hui exclu du Parti) pour briser tout notre mouvement et compromettre notre propagande avec ses mots d'ordre incompréhensibles.

Aujourd'hui, tout est à refaire dans la région des Alpes. Les bolchévisateurs ont passé par là. Aussi, je fais appel à tous les camarades de bonne volonté pour que nous nous concertions et que nous arrivions à suivre le conseil de Souzy : « Refaire le Parti. »

MARIUS CECILLON,

Ancien secrétaire de la section de Voiron.

UNE LETTRE

Nous publions ci-dessous la lettre de Léon Noël, qui n'a pu passer dans le dernier numéro.

Paris, le 30 décembre 1925.

Mon cher camarade,

J'ai adressé au Comité de Direction de *l'Humanité* un article sur la crise de notre Parti et je

demandai par la lettre qui l'accompagnait, en date du 15 décembre, la publication de cet article dans un délai d'une semaine.

Le Secrétaire général du Parti et de *l'Humanité* m'a répondu, le 18 décembre, que la publication de mon article doit être décidée par le Comité central !

Comme vous le savez, ce C. C. ne se réunit jamais, sauf quand il se trouve à Paris un délégué de l'I. C. Encore ce C. C. est-il transformé en une « Conférence extraordinaire »... Vous voyez donc jusqu'où va le mépris de la Direction du Parti pour les militants du rang ! Je me demande pourquoi Sémard ne m'a pas demandé d'attendre un Congrès du Parti, qui aura lieu probablement en l'an 2.000, pour décider de la publication de mon modeste article ?

Mais après le refus systématique de la Direction du Parti de faire connaître aux militants l'opinion de l'opposition du Parti, l'exemple de l'indiscipline nous est donné par la Direction. Les camarades de l'opposition ne doivent plus craindre ce reproche de la part des militants du Parti, qui considèrent la discipline comme applicable à tous les échelons du Parti.

Le coup de Monatte et Rosmer se renouvelle donc ! Nous sommes provoqués pour pouvoir crier à l'indiscipline. Mais les militants sont avertis à présent et nous répondrons comme il convient à la provocation de la Direction.

Je vous prie donc, mon cher Souvarine, de bien vouloir publier, dans le B. C., mon article que la Direction de *l'Humanité* s'est refusée à publier.

Croyez, mon cher Souvarine, à ma considération communiste.

L. NOËL.

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMMUNISME INTERNATIONAL

Le numéro : 75 centimes

ABONNEMENTS :	France	Étranger
3 mois.....	10 fr.	15 fr.
6 mois.....	18 fr.	25 fr.
1 an.....	35 fr.	45 fr.

Prière d'adresser :

Tout ce qui concerne la Rédaction à Boris SOUVARINE, 123, rue Montmartre, Paris.

Tout ce qui concerne l'Administration à GUILLOU, 123, rue Montmartre, Paris.

Le Comité de Rédaction : ALBRESPY, AUCOUTURIER, BARAT, Marthe BIGOT, DELSOL, FULCONIS, GARSOT, GOURGET, GRANDIN, Roger HAIPIUS, C. HAITENBERGER, T. LEMASSON, LEMIRE, LEROY, MAHOTY, MAILLAND, S. MENANT, L. NOËL, PÉJU, SAINT-JACQUES, B. SOUVARINE, SOUZY.



TRAVAIL EXÉCUTÉ
PAR DES OUVRIERS SYNDIQUÉS

Le Rédacteur-Gérant : BORIS SOUVARINE.

IMPRIMERIE FRANÇAISE. Maison J. DANGON
123, rue Montmartre, 123, Paris (2^e)
Georges Dangon, imprimeur.